

Éléonore, comme chaque matin, traverse son domaine en suivant le chemin de terre jusqu'à la sortie. Un lourd portillon de fer forgé protège l'entrée privée. Elle se dirige vers le village. Assistante de vie aide-soignante dans l'EPHAD voisine Éléonore s'y rend à pied. Chaque jour le même chemin. Chaque jour le même silence. Elle ne croise jamais personne. Depuis fort longtemps les quelques commerces ont tiré leurs rideaux métalliques, fermés définitivement. Même plus de boulanger. L'épicerie-bazar reste ouverte mais Germaine, la patronne, n'y croit plus guère. Les habitants préfèrent de beaucoup prendre leur voiture et se rendre au centre commercial en sortie de village.

Éléonore vit seule sa quarantaine. Son mec est parti avec la boulangère du village... il y a déjà longtemps. Pas d'enfant. Plus de parents. Orpheline en quelque sorte. Alors l'EPHAD lui va bien. Elle aime ses petits vieux même si certains, parfois atteints par la maladie d'Alzheimer, ne la reconnaissent déjà plus. Mais les autres patients l'aiment et l'attendent chaque jour avec un grand sourire. « Notre petite Éléonore ! Enfin ! Comment ça va ? ». Ce sont eux qui demandent à l'Assistante

de vie, aide-soignante, comment elle va. Car Éléonore ne se confie guère. Par pudeur probablement. Par habitude. Par discrétion : ne pas vouloir déranger avec ses propres histoires. D'ailleurs ! Quelles histoires ? Celles qui envahissent ses pensées ? Celles qu'elle transcrit sur son ordinateur refuge de son mal-être, confident de chaque instant ? Même si son clavier n'est pas devant elle, les mots se bousculent dans sa tête, discutent en paragraphes, monologuent une intrigue et la nuit habitent des rêves-réalité. Alors c'est vrai qu'elle paraît lisse, ailleurs.

« Je vais me changer ! J'arrive ! Je me prépare et je viens vers vous ! »

Comme un refrain de chaque matin, de chaque instant. Éléonore connaît tous ses pensionnaires, hommes et femmes, leur histoire de vie, leurs angoisses, leurs projets (mais oui !). Elle est la fille, la nièce, la petite fille, l'amie, la sœur, la mère parfois et pour les malades d'Alzheimer elle est la poupée, l'intrigante, la pétasse, la frangine, celle qui n'a plus d'identité, plus de visage, celle qui, telle une ombre, vague au mieux-être de ces personnes qui vont et qui viennent ou qui restent alitées fixant un point sur le mur ou le plafond et qui se taisent, et qui se taisent. Éléonore est toujours intriguée

par ces corps immobiles, comme agonisant, les yeux parfois fermés ou qui restent fixés sur l'infinie tristesse d'une vie qui s'en va.

Le petit déjeuner a déjà été servi en chambre. Seuls les repas du midi et pour quelques-uns ceux du soir, sont servis « au restaurant » ; une salle très bien équipée de tables pour 4 personnes, nappées avec goût et décorées de petits bougeoirs à lampe LD pour donner une ambiance. La responsable de salle de l'EPHAD étudie toujours les caractères des personnes pour qu'elles se trouvent à table par affinités : caractères, goûts partagés, âges, état de santé.

Éléonore aime son métier même s'il demande beaucoup d'abnégation, d'engagement personnel, d'équilibre psychique et une bonne santé physique. La réputation de cette unité de séjour et de soins dépasse le village et les listes d'attente sont longues et... douloureuses.... Car pour avoir une place il faut « attendre » le décès d'un résident.

La Covid19 n'a pas touché cet établissement. En tout cas les quelques décès entre janvier et septembre 2020 ne sont pas dus au coronavirus. Les gestes barrières sanitaires existaient déjà avant l'arrivée de l'épidémie : désinfection, lavage des

mains, masque pour les soins et la toilette. Les visiteurs respectaient ces « obligations » depuis tellement longtemps déjà. Rien n'a donc changé.

Éléonore vaque à ses occupations ; si ses sourires ne se voient pas masqués par protection sanitaire, ses yeux laissent souvent passer les émotions joyeuses, soucieuses, à l'écoute, interrogatives mais toujours réconfortantes. Le regard est souligné d'un maquillage discret mais qui laisse la couleur verte s'épanouir comme un jardin de printemps. Des petits points dorés pigmentent ses pupilles et lorsque l'on plonge son regard dans celui d'Éléonore on se perd facilement dans un camaïeu de tilleul en fleurs. Un regard qui trouble par sa profondeur aussi.

Ses horaires sont réguliers mais s'il faut rester pour « terminer » un soin ou en reprendre un Éléonore se rend disponible. Elle ne se plaint pas. Jamais dans l'exercice de son activité professionnelle.

Elle n'est que plainte en elle pourtant. Dès qu'elle quitte ses pensionnaires, ses collègues, elle redevient lisse, inaccessible même, méfiante certainement.

Sous sa blouse d'aide-soignante son corps semble sculpté ; les rondeurs sont là où il faut accentuées par sa minceur saine et sa silhouette de belle femme.

Sa maison ? Son domaine.

Son chez elle.

Cette porte de chêne qu'elle ne repeindra jamais et qui vieillit doucement. Les veines du bois comme les veines des mains d'Éléonore offrent un spectacle de force sous l'apparence vieillie. « ***Les apparences sont souvent trompeuses car un cœur brisé ne se voit pas... mais ses cicatrices sont indélébiles*** » - Marcelle Ferre – créatrice – artiste – note de l'auteur.

Sa porte de chêne a brisé des chaînes... lorsqu'elle s'est refermée à jamais sur son mec (tiens comme c'est curieux ! elle n'arrive même pas à écrire : son mari). Il n'a pas claqué cette porte. Il l'a tirée doucement, elle s'est enclenchée et l'anneau, le heurtoir a gémi d'un petit sanglot sec et bref.

À l'intérieur de la maison, alors, Éléonore s'est enfermée dans la salle de bain et a hurlé, hurlé... son désespoir d'abord puis sa colère, puis la haine. Puis les larmes. Elle s'est tapée la tête contre le miroir qu'elle a brisé se blessant sur le front. Telle

l'enclume dans l'atelier qui ne sert plus à rien. Ou alors pas souvent. La porte qui s'est fermée ! L'enclume miroir.

Quand le miroir fut brisé, que les larmes ont entraîné le rimmel laissant de longues traces noires se figer dans les rides d'expression de son regard éteint, quand elle a ouvert la porte de la salle de bain, qu'elle s'est trainée jusque la porte d'entrée, fermée... elle a mesuré son désespoir, cette fin de non retour, sa solitude. Pas encore de remords. Pas de regrets. Non. Le vide d'une maison familiale qu'elle aimait tant. Les tommettes entretenues sur lesquelles tant et tant de pas piétinaient heureux ou tristes lorsqu'elle était enfant et qu'elle voulait vite courir dehors par n'importe quel temps... le pas trainant de son père handicapé physique d'une hanche mal soignée, les petits pas de souris de sa mère qui trottaient beaucoup plus qu'elle ne marchait... sa petite sœur si calme avec ses poupées, ses pinceaux, sa peinture, son piano, son tutu et ses pointes et qui dansait, chantait, berçait, peignait sans jamais s'occuper des autres. Juste présente pour sa maman, son père et sa grande sœur... Tous étaient partis.

Cette même porte de chêne alors peinte en bleu de Chine (une idée de la petite sœur).

Puis avec son mec dans cette maison. Ils s'y sont tant aimés ! La couleur de la porte est restée. Le temps l'a quelque peu délavée.

Et son mec avait vécu là une dizaine d'années mais l'esprit cavaleur s'est laissé dépasser par un corps avide d'autres corps que celui d'Éléonore. Alors en la baisant le soir – uniquement le soir- il murmurait d'autres prénoms que le sien... ce que Éléonore prenait alors pour des fantasmes (ou des phantasmes comme vous voulez) et cela la faisait sourire. Mais un jour elle était revenue plus tôt de l'EPHAD et ce n'était pas prévu. Et le phantasme est devenu désastre.

Son mec dans leur lit. À cheval sur lui cette femme cambrée qui s'activait, murmurait des mots érotiques, titillait des endroits qui réagissaient vivement, elle, qui gémissait, se rabaissait, se hissait de nouveau, l'embrassait à pleine bouche, s'était reculée, était descendue jusqu'à prendre, avaler un sexe gigantesque que ne reconnaissait pas Éléonore habituée à une taille plus discrète... Éléonore scotchée à l'entrée de la chambre n'avait pas bougé, n'avait pas réagi tout entière à observer jusqu'où et combien de temps, ce corps à corps pouvait durer. Et ça avait bien duré. Ils criaient des insanités tous les deux et se marraient. Puis c'est lui qui

avait basculé le corps de la boulangère et pétrissait ses seins tout en écartant avec ses genoux les cuisses de la femme bien en chair... il l'avait pénétrée par derrière et elle gémissait de plus belle à chaque coup de boutoir ; elle en redemandait : encore, encore, vas-y ! Défonce-moi ! Donne-moi tout ! Mais son mec freinait ; il avait d'autres idées en tête que sa femme ne connaissait même pas. C'était un méli-mélo de corps, de sueur, d'odeurs, de doigts qui pianotaient, s'enfonçaient au hasard des orifices, se pénétraient... puis elle vit son mec s'agenouiller au-dessus du visage pourpre de la boulangère et laisser éjaculer tout ce qu'il avait tant retenu ! Elle se barbouillait avec... c'est bon ! C'est bon ! Recommence ! criait-elle.

Alors.

Alors discrètement Éléonore avait fait demi-tour jusque dans le salon, avait saisi son téléphone, était revenue aussi discrètement que possible et avait fixé quelques photos très compromettantes pour son mec et sa boulangère... une petite vidéo aussi. Pour le cas où.

Éléonore avait attendu la fin des ébats... débats...

Elle les guettait. La boulangère sortit la première et se retrouvant face à face avec Éléonore lui avait juste dit : « c'est un bon coup ton mec ! Et ça fait un moment qu'on en profite... mais merde... c'est la 1^{re} fois qu'on le faisait dans ton lit et c'était bien meilleur ! ».

Le mec, son mec, suivait, l'air un peu, beaucoup, interrogatif... les mains devant son ventre... il n'avait pas eu le temps de dire un mot.

Éléonore s'était levée lui balançant simultanément une double paire de claques tout en levant le genou juste assez haut pour lui écraser ce qu'il semblait avoir de si précieux à offrir...

« Fout le camp ! Sors immédiatement ! Tes affaires suivront ! »

Et quelques mois plus tard plus aucune trace des dix années de la présence de son mec : divorce. Vite réglé.

2. Plaisirs ou amour ?

« Les plaisirs de l'amour sont selon moi les vrais plaisirs de la vie corporelle » (Montaigne) *note de l'auteur.*